

Histoires de familles

Par la distanciation du voyage, nous pouvons reconsidérer les carcans de nos représentations sur la condition humaine, la famille et nos liens.

Stéphane Duroy, Distress

La photographie tient à peu de chose, des inflexions de gris, une lumière plutôt ouverte ou rentrée, des matières plus ou moins vulnérables... Des riens, que le photographe travaille comme un physicien et qui finissent par produire une sorte de big bang où le monde renaît à lui-même avec une sonorité inouïe. « Distress », la série britannique de Stéphane Duroy, est un soubresaut de la terre, de cette terre-là, insulaire, ramassée et ouverte sur les eaux, où les cris des hommes se conjuguent aux gaz et aux masses atmosphériques par des convections amères. Le monde ouvrier, de moins en moins ouvrier, est saisi ici dans un état de distraction et de choc, perdu pour l'éternité ou dans un processus de retournement viscéral. Les enfants ressemblent à des adultes inspirés et les grandes personnes à des gamins égarés, les lumières sont des gouffres aqueux et les ombres, des réflexions tenaces. Cette dérive de l'île britannique est un hommage à sa singularité sociale et à sa lumière, un travail sur ses ombres ordinaires et troublantes. C'est aussi un morceau d'histoire universelle et un blues venu du XX^e siècle. « Distress » sort aussi dans un format livre, aux éditions Filigranes.

● In camera galerie, 21, rue Las Cases, Paris VII^e, tél. : 01 47 05 51 77, www.incamera.fr - Jusqu'au 23 avril (du mardi au samedi de 14 h à 19 h).

David Goldblatt

À rebours de l'idéologie et des images de l'apartheid, mais aussi de nombreux corollaires anti-apartheid, où l'Afrique du Sud est vue sous un angle exclusivement policier et militaire, très violent, la photographie de Goldblatt montre comment l'attachement à la terre n'appartient pas uniquement aux propriétaires blancs et n'est pas irrémédiablement entaché de colonialisme. L'équilibre fragile que Goldblatt établit entre ses personnages et le cadre urbain (ou le paysage) est certes classique, mais il est mû par des senti-



© Alessandra Sanguinetti, courtesy Yossi Milo Gallery, New York

Alessandra Sanguinetti (née en 1968), *Immaculate Conception*, 1999, Cibachrome print.

ments et des ressorts visuels subtils, très « goldblattiens » : l'étude des lignes de démarcation, l'attention portée à la respiration et à tout ce qui se répand envers et contre les barrières, mais également la préservation de la sphère intime, la sienne et celles de ses modèles. Dans la série

des « Ex offenders » (« ex-délinquants »), certaines figures accèdent au registre du sublime, parce qu'on sent combien la terre et l'air qu'ils respirent, longtemps martyrisés, finissent par les grandir. Par une photographie de l'appropriement et de l'initiation.

- Fondation Henri Cartier-Bresson, 2, impasse Lebois, Paris XIV^e, tél. : 01 56 80 27 00, www.henricartier-bresson.org - Jusqu'au 17 avril (du mardi au dimanche, de 13 h-18 h 30, le samedi de 11 h à 18 h 45, nocturne le mercredi jusqu'à 20 h 30).

Five Strange Family Albums

C'est de la famille – langue étrangère et sauvage, plutôt inquiétante mais si intime – et plus particulièrement de sa propre famille qu'il s'agit ici. Dans ces cinq regards excellents d'adolescence, temps de compromis et d'éclatement, est la profondeur de champs privilégiée. Sans doute à cause de la place prise par les cibachromes attachants d'Alessandra Sanguinetti. La photographe argentine suit le parcours de deux gamines comme tant d'autres, donc extraordinaires, entre l'enfance et l'âge adulte, dans des jeux d'associations et de dissociations. *The Family Album of Lucybelle Crater* (1970-1972) de Ralph Eugene Meatyard, un incunable de la photographie, plus inquiétant et insaisissable, propose un regard bien distancié, où l'adolescence est vue en creux, comme un état menacé et marginalisé. La série d'Emmet Gowin est celle qui s'écarte le plus du foyer intime et subjectif, elle acquiert ici une pertinence remarquable. Par la distance géographique, cette exposition propose au public français un regard décalé et sans doute moins conciliant que le sien, en déclenchant pour le meilleur et le pire un sentiment cathartique.

- Le Bal, 6, impasse de la Défense, Paris XVIII^e, tél. : 01 44 70 75 50, www.le-bal.fr - Jusqu'au 17 avril (du mercredi au vendredi de 12 h à 20 h, nocturne le jeudi jusqu'à 22 h 30, le samedi et le dimanche de 11 h à 19 h).



David Goldblatt (né en 1930), *Domestique pendant son après-midi de repos, Sunninghill, Sandton, 23 juillet 1999.*

Jean Pascal Princiaux

Dans « Entre deux eaux », la précédente exposition proposée par Michèle Chomette, Jean Pascal Princiaux est déclencheur ; c'est l'une

des ses œuvres qui pousse Pascal Amoyel Nicolas Giraud à élaborer un cadavre exquis d'images, dans une installation troublante et pénétrante, sur le bruit et la contamination qui s'établissent dans les zones de contact. Princiaux détourne des séries télévisées et des fragments de films, images et sons, pour fabriquer un espace fictionnel singulier, qui peut en évoquer d'autres, mais bien sûr pas les mêmes. Ses vidéos et ses photographies – mais aussi ses produits toutes sortes d'objets visuels, dessins, maquettes, applications numériques – flirtent avec la science-fiction et le délire, avec des hybridations qui ancrent le regard dans le tohu-bohu des images. Ici, les bruits de l'éther et des tuyaux sont néanmoins décantés et sublimés : Princiaux est expert en matières et grains – visuels et sonores –, travaille toujours les couleurs et les textures pour produire un environnement sensoriel, plus planant, même si la catastrophe n'est jamais loin. Princiaux explore les vertiges du numérique, mais toujours avec un point de vue subtil et stimulant.



Stéphane Duroy (né en 1948), *Abercwmboi, Pays de Galles, 1979.*

- Galerie Michèle Chomette, 24, rue Beaubourg, Paris 10^e, tél. : 01 42 78 05 62 - Jusqu'au 7 mai (du mardi au samedi de 14 h-19 h).